

**Zeitschrift:** Schweizerisches Jahrbuch für Musikwissenschaft  
**Herausgeber:** Neue Schweizerische Musikgesellschaft  
**Band:** 5 (1931)

**Artikel:** Madame de Charrière, Musicienne  
**Autor:** Long des Clavières, P.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-835017>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Madame de Charrière, Musicienne.<sup>1</sup>

Par P. Long des Clavières (Genève).

On connaît l'admiration passionnée de Philippe Godet pour M<sup>me</sup> de Charrière, dont Gaulier et S<sup>te</sup> Beuve s'étaient occupés avant lui. Son ouvrage en deux volumes a été réédité par M<sup>le</sup> Godet en un seul volume. La plupart d'entre vous possède l'une ou l'autre de ces éditions. Je ne vous raconterai donc pas l'histoire de M<sup>me</sup> de Charrière, je rappellerai quelques dates, quelques faits et m'efforcerai de chercher ce qui a rapport à la musique, son goût pour l'art musical et ses essais de composition, ses romances et sonates, et ses projets d'opéras.

Isabelle-Agneta-Elisabeth de Tuyl est née le 20 octobre 1740 à Zuylen près d'Utrecht. Elle fit un premier séjour à Genève, rue Etienne Dumont, à l'âge de dix ans, chez M. Colondre, maître au Collège. „J'y ai été bien grondée, dit-elle plus tard, parce que je ne voulais ni tricoter, ni coudre et que je faisais la raisonnable.” Elle continua son éducation en Hollande avec M<sup>le</sup> Prévost, qui la quitta à l'âge de treize ans et avec laquelle elle resta en correspondance pendant plusieurs années. A quinze ans elle est prise d'une passion de lecture, ce qui ne l'empêche pas de peindre ou de jouer du clavecin.

Vers sa vingtième année, Isabelle entre en correspondance avec Constant d'Hermenches qui sera pendant douze ans son confident attitré. Elle l'avait rencontré quatre ans auparavant dans une fête mondaine à la Haye. Cette correspondance est charmante, vous la connaissez sans doute. Je me souviens que

<sup>1</sup> L'auteur de cet article a donné sur le même sujet une causerie chez M<sup>me</sup> Rilliet-Naville, que M<sup>me</sup> Rilliet illustra en chantant quelques romances de M<sup>me</sup> de Charrière, accompagnées au clavecin par le Professeur Alexandre Mottu qui joua aussi quelques mouvements des sonates.

je m'en délectais lors d'un séjour que je fis, il y a quelques années, au château d'Hermenches.

En 1763 paraît sa première œuvre: „*Le Noble*”, satire amusante des travers de la noblesse. C'est le moment de ses projets de mariage, avec le comte d'Anhalt, ou le marquis de Bellegarde, jusqu'à ce qu'elle se décide à épouser M. de Charrière.

„En attendant le mariage, dit-elle, il faut bien vivre. Si j'étais mariée, je ne donnerais pas tant d'heures au clavecin et aux mathématiques: cela m'affligerait, car je veux absolument entendre Newton et accompagner à peu près comme vous”, écrit-elle à d'Hermenches. Elle est tantôt musicienne, tantôt géomètre, tantôt femme frivole, tantôt froide, paisible et philosophe.

Elle écrit à d'Hermenches: „Envoyez-moi des trios. Quand on joue du clavecin, on ne pense pas à autre chose”. Un de ses désirs, si elle avait vécu à Paris, eût été de prendre des leçons de Rameau: „Je joue du clavecin, un trio fait pour le violoncelle. Un mauvais violon m'accompagne. Je trouve quelques mesures dans ce trio, ou plutôt quelques sons, quelques notes qui me ravissent; mes sens et mon cœur s'émeuvent, des larmes plus douces humectent mes yeux, et je reprends l'idée du plaisir et du bonheur.”

En 1767, Isabelle de Zuylen fit un bref séjour à Londres. Elle écrit un petit conte, reprend l'étude des mathématiques et nous dit: „Il ne me manque qu'un excellent musicien pour être parfaitement contente.”

Le mariage de Belle de Zuylen avec M. de Charrière eut lieu au début de 1771, le 17 février. M. de Charrière écrit à une amie à cette occasion: „M<sup>me</sup> de Zuylen est mon amie depuis sept ans. Depuis deux ans elle s'occupe de m'épouser ... Malgré mon attachement pour elle, je lui ai représenté toutes les objections qu'on pouvait faire contre ce projet de mariage et elle a persisté à croire qu'elle serait heureuse vivant avec moi tranquillement en Suisse ... Il est vrai que pour moi elle a trop d'esprit, trop de fortune, mais il faut bien se passer quelque chose.” Dès lors ils s'établissent définitivement à Colombier, dans une vieille et simple demeure patricienne du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Grâce à son charme, M<sup>me</sup> de Charrière, sut réunir à Colombier les personnes les plus intéressantes des environs: Dupeyrou, le pasteur Chaillet, Chambrier d'Oleyres. Cependant cette existence de petite ville où les vendanges étaient un des plus grands évènements de l'année, ne laissait pas d'être monotone et M<sup>me</sup> de Charrière prit sa plume et publia en 1784 les „Lettres Neuchâteloises”.

L'année suivante paraissent les „*Lettres de Lausanne*“ où M<sup>me</sup> de Charrière peint librement le monde qu'elle avait fréquenté de loin en loin.

Le plus célèbre des romans de M<sup>me</sup> de Charrière, „*Caliste*“ est la suite des „*Lettres de Lausanne*“. M<sup>me</sup> de Staël disait qu'elle avait lu ce roman dix fois et fit le voyage de Colombier pour voir l'auteur de cette œuvre.

En 1777 M<sup>me</sup> de Charrière fait au printemps un séjour à Genève et s'installe au numéro 6 de la rue Beauregard, elle y revient l'année suivante de mars à mai. Au cours de l'hiver 1781 à 82 elle cède l'appartement de Tournes-Rilliet aux de Tscharner. Elle l'occupe quelques semaines au printemps.

Il ne semble pas qu'elle soit retournée à Genève, ni à Lausanne depuis son séjour à Paris. Bien qu'elle s'intéressât à la musique, je n'ai trouvé mention dans ses lettres, ni d'un spectacle, ni d'un concert, ni même d'une réunion mondaine où elle aurait entendu de la musique pendant ses séjours dans notre ville. Il eût été bien intéressant cependant de savoir si elle avait entendu le violoniste Gaspard Fritz qui mourut en 1782 et dont Burney fait l'éloge. Il semble qu'elle eut quelque ressentiment contre Genève. Elle écrit en 1789: „*Cette petite république est vraiment bien étrange, je l'aimais beaucoup une fois, mais cela m'a passé*“.

Depuis 1785, M<sup>me</sup> de Charrière se prend de passion pour la musique: „*Moi qui ne vois rien au-dessus de cet art là*“ déclare-t-elle. Pendant son séjour à Paris, elle écrit à son frère, 9 nov. 1786:<sup>1</sup> „*Vous demandez quelle est ma manière de vivre.*

<sup>1</sup> Lettre inédite communiquée par M<sup>me</sup> de Tuyl.

La plus singulière du monde. J'ai des maux habituels avec lesquels je suis étonnée que l'on vive, mais ils m'affaiblissent peu et ne m'empêchent pas de passer tous les jours six ou huit ou dix heures à mon clavecin; et ce n'est pas un goût, c'est une fureur. Tous les jours je fais un menuet, un allegro ou un andante. Je vous écris dans mon lit, dès que je serai levée je jouerai et noterai un air que j'ai chanté dix fois avant de me mettre à écrire, avec ces seules paroles pour m'inspirer: „Perdone amata mia” d'une cantate de Metastasio, dont je ne sais que le sens, le motif général et cela.

„Depuis 18 mois cette passion m'occupe, depuis 7 mois je ne fais autre chose, ayant pour cela le plus admirable secours dans la personne d'un jeune compositeur allemand. On a gravé de moi, ou de nous, 9 sonates de clavecin, on en grave 6 autres, il y en a plusieurs encore à graver et je viens de faire des trios de violon. On m'a aidée et corrigée et les basses ne sont pas de moi, mais chemin faisant, composant, questionnant, écoutant, jugeant, choisissant, j'ai appris passablement l'harmonie, tous les jours je fais mieux et cela sans secours. Mon maître est surpris de l'abondance de mon imagination, et s'amuse presque autant que moi.”

Elle réclame la collaboration des plus célèbres compositeurs du temps, de Mozart, auquel elle envoyait une tragédie lyrique: „*Les Phéniciennes*”, de Sarti, qui avait été pendant plusieurs années maître de musique à l'Ospedaletto de Venise et que Catherine II avait appelé en 1784 à Pétersbourg comme maître de chapelle. M<sup>me</sup> de Charrière parle avec contentement de cet essai de tragédie lyrique: „Cette œuvre n'est pas si douce que les opéras de Quinault, mais elle n'est pas aussi fade, et c'est peut-être le moins mal versifié, le moins mauvais des opéras modernes.”

Notre compositeur dédia cette œuvre à Pierre Prévost, rencontré lors de son séjour à Paris et qui avait traduit le texte d'Euripide avant de se retirer à Genève, où il occupa la chaire de belles-lettres. Le 7 octobre 1788 il lui répond: „*Les „Phéniciennes”* sont d'un autre genre et par cela même que c'est une

tragédie lyrique, il est à désirer qu'elle soit jouée et chantée pour qu'on la juge. Il me semble que si j'étais compositeur, je croirais faire ma réputation en entreprenant cet ouvrage, mais tous ces messieurs en uk et en ni, qui partagent à Paris vos suffrages, se dirigent par des principes qui pourraient bien n'être, ni ceux d'Euripide, ni les vôtres." ...

D'après Godet, M<sup>me</sup> de Charrière composa avec les conseils de Tomeoni, qui s'était établi à Paris en 1783, comme maître de musique, un opéra intitulé „L'Incognito”. Était-ce un arrangement de l'„Inconnue persécutée”, paroles de Rosoi d'après l'opéra italien „L'Incognita persecuta”, musique de Fossi, qui avait obtenu un grand succès à Rome en 1773, et qui fut joué avec l'arrangement de Rosoi, à Fontainebleau en 1776, ou un arrangement du libretto de l'opéra de Sarti, c'est peu probable. Il s'agit de deux jeunes paysans qui se donnent pour un prince et son chambellan, voyageant incognito.

M<sup>me</sup> de Charrière écrit à Chambrier d'Oleyres le 10 Février 1786: „J'ai fait ces jours passés deux menuets, dont l'un me paraît très beau, et hier une autre petite pièce de musique à laquelle je ne saurais quel nom donner, jusqu'à ce que M. Tomeoni vienne me voir.”

M<sup>me</sup> de Charrière avait prié Chambrier d'Oleyres de s'informer si Paesiello, l'auteur du „Barbier de Séville” lui viendrait en aide pour composer la musique d'un petit opéra comique. Il lui avait conseillé de s'adresser à Cimarosa, à Naples, qui, naturellement refusa cette offre. „De désespoir, écrit-elle, je me mis il y a huit ou dix jours devant un clavecin tout désaccordé – nous n'avons point d'accordeur dans ce pays – et je fis de la musique et la notai. Ensuite j'ai fait venir Gaillard, premier violon de Neuchâtel et avec un petit battement de cœur je lui ai remis mon papier. Depuis ce premier essai, je ne rêve que musique”. Elle s'informe aussi d'un certain *Meunier*, de *Grandson*, et même elle se serait bien adressée à *Clémenti* si elle avait su qu'il était alors à Berne. Elle écrit: „Il y a un certain Clementi par le monde qui joue divinement du clavecin, et compose plus vite que je l'écris, mais depuis qu'il a enlevé

une demoiselle de Lyon et que la demoiselle lui a été reprise, on ne sait où il est."

Elle s'adressa aussi à Flath de Mannheim, qui avait donné un concert à Neuchâtel, et à Ghiotti.

M<sup>me</sup> de Charrière écrit à son frère le 20 avril 1790<sup>1</sup>: „Je ne sors plus de ma tanière qu'un hérisson ne sort de ses feuilles au cœur de l'hiver, la bise est venue jusqu'à moi et m'a ôté la faculté de chanter ce qui est une privation très grande, non pour les autres, mais pour moi-même. Car encore faut-il essayer ce qu'on fait chanter au Cyclope, amant de Galathée, aux bergers de son voisinage, à David, etc. Je me flatte que la voix me reviendra avant que le compositeur italien que j'attends n'arrive. Il m'a donné des leçons à Paris, c'est un honnête et habile homme à qui il convient autant de quitter une ville où l'on crie plus que l'on ne chante, qu'à moi de le recevoir. Je crois que nous ferons d'assez bonnes choses ensemble, car il paraît que j'ai du feu, de l'abondance dans ma composition et lui il a de la retenue et de l'art . . . Pourquoi deux musiciens ne travaillerait-ils pas ensemble, comme jadis deux peintres flamands ou hollandais . . . Je varie, je travaille. Je fais des vers pour mes notes et des notes pour la poésie d'autrui . . . les arts sont la plus belle chose, le plus doux assaisonnement de la vie que je connaisse.”

M<sup>me</sup> de Charrière écrit à Benjamin Constant: „Enfin j'ai pu me donner un musicien, un compositeur, un bon artiste, mais froid. C'est ce qu'il me faut, non pas pour m'amuser, mais pour faire de très bonne musique, car un grand génie musicien ferait sa propre musique, et non pas les remplissages qu'il faut à la mienne”. „J'attends Zingarelli”, annonce-t-elle le 29 mai 1790 à Benjamin Constant, „et j'espère que la musique me tiendra lieu de tout ce qui me manque. J'ai un excellent piano anglais que j'ai mis dans la chambre à manger d'hiver. Mon ancien est toujours dans mon antichambre. Nous ferons la musique de *l'Olympiade*.

---

<sup>1</sup> Lettre inédite communiquée par M<sup>me</sup> de Tuyll.

Il est étonnant qu'une femme du monde, aussi intelligente que M<sup>me</sup> de Charrière, ayant la fantaisie d'écrire de la musique sur un texte, choisisse justement celui qui fut traité par les grands maîtres et particulièrement par Pergolèse pour lequel elle ressentait une très grande admiration, car dans le plus célèbre de ses romans, *Caliste*, elle fait mourir son héroïne aux sons du *Stabat mater*.

Le 7 mars 1791, M<sup>me</sup> de Charrière écrit à son frère<sup>1</sup>: „J'ai eu pendant trois mois un compositeur italien fort bon artiste quoique pas fort chaud inventeur. Je voulais des leçons, mais nos leçons dégénéraient en vives querelles! La routine et l'art d'un côté, l'ignorance et le talent d'un autre se faisaient une guerre affreuse. Joignez à cela que l'Italien est brusque et têtu et que la Hollandaise est impatiente et entêtée. Au demeurant, tous deux les plus honnêtes gens du monde . . . Cependant j'ai appris à la volée. M'étant mise à faire un opéra (le poème), je le lui ai donné à mettre en musique, changeant les vers quand ils présentaient quelque difficulté au musicien, critiquant le musicien quand il n'exprimait (pas) la pensée du poète, faisant moi-même quelques airs et le thème de quelques autres, et voilà comment je me suis exercée et comment j'ai pris de l'habitude, de la facilité et même des lumières sur ce bel art. Notre petit ouvrage intitulé „Les Femmes” est à Paris entre les mains du comité et des acteurs de l'Opéra. On le copie, l'examine, et l'essaye. Tous les jours j'attends la nouvelle qu'il est reçu et va être joué, car je ne doute pas qu'on le reçoive. Il est joli et d'un genre neuf quant au drame, et quant à la musique elle est sinon très saillante, du moins correcte, élégante, agréable, parfaitement d'accord avec les paroles, et outre cela le mérite continue, il y a deux ou trois vraiment jolis morceaux de Zingarelli, et une chanson de moi qui plaira à tout le monde et que vous entendrez, j'espère, quelque jour dans les rues d'Utrecht op de Kermes (sur la Foire), jouée par des violes organisées. J'ai fait encore mieux que cela. J'ai fait le Cyclope

<sup>1</sup> Lettre aimablement communiquée par M<sup>me</sup> de Tuyl.

tiré d'Ovide ou plutôt de Théocrite. C'est du moins son idylle qui m'en donna la première idée. Tout le fond de la musique est de moi; Zingarelli n'a fait qu'arranger, ajouter, corriger. Notre travail nous a coûté de vives scènes et des larmes. Mais enfin c'est un morceau frappant. Pas une note parasite. J'ai tourmenté le correcteur. Il l'a refait cinq fois. À présent je fais, en attendant Zingarelli ou un autre correcteur et faiseur d'accompagnements, tout un opéra en trois actes. Le premier acte est fait, poésie et musique, excepté quelques récitatifs que je chante bien dans mon lit, mais que je ne sais pas noter ou du moins que je note fort péniblement, tandis que ces messieurs écrivent cela comme j'écris une lettre. Le second acte est fait à demi, quant aux vers, et j'ai toute la pièce parfaitement dans la tête, jusqu'à la moindre décoration et au moindre pas de deux. C'est mon fort que les airs de danse. Excepté certains remplissages dont je n'ai pas le „slag“ (tour de main), tous les airs de ballet des Femmes sont de moi. Eh bien voilà qui m'occupe, m'amuse, me diverte, m'attendrit. J'ai auprès de mon clavecin tous les bergers dansants, toutes les bergères chantantes, les héros, les amants, tout au monde et la nature..."

Ce petit opéra „Les Femmes“ dont une répétition fut donnée à Colombier en novembre 1790, n'est qu'une bluette assez gaie dont les scènes alternent avec quatre ballets.

Benjamin Constant qui avait passé l'hiver 1787 à Colombier écrit, à peine arrivé à Brunswick, ce charmant billet: „Que faites-vous actuellement Madame? Il est six heures et un quart, je vois la petite Judith qui monte et qui vous demande: Madame prend-elle du thé dans sa chambre? Vous êtes devant votre clavecin à chercher une modulation, ou devant votre table, couverte d'un chaos littéraire, à écrire l'une de vos feuilles. Vous descendez le long de votre petit escalier tournant, vous jetez un petit regard sur ma chambre, vous pensez un peu à moi. Vous entrez. M<sup>me</sup> Cooper bien passive, et M<sup>lle</sup> Moula bien affectée, vous parlent de la princesse Augoste ou des chagrins de Miss Goldworthy. Vous n'y prenez pas grand intérêt, vous parlez de vos feuilles ou de „Pénélope“. M. de Charrière caresse

Jaman, il lit la gazette, et M<sup>me</sup> Louise dit: Mais . . . mais, mais. M<sup>me</sup> de Charrière, ajoute Benjamin Constant, a des opéras, des feuilles, des Calistes à faire et, un pauvre diable à deux cent lieues d'elle ne peut manquer d'être oublié. Adieu, Madame. Puissent tous les bonheurs vous suivre. Puisse votre santé être on ne peut meilleure! Puissent toutes les modulations se présenter à vous assez tôt pour ne pas vous fatiguer et assez tard pour que vous ayez du plaisir en les trouvant."

Ailleurs il lui écrit: „Je me suis si doucement accoutumé à la société de vos feuilles et de votre pianoforte, quoiqu'il m'ennuyât quelquefois, de tout ce qui vous entoure; j'ai si bien contracté l'habitude de passer mes soirées auprès de vous, de souper avec la bonne M<sup>me</sup> Louise (de Charrière) que tout cet assemblage de choses paisibles et gaies me manque.“

D'autre part M<sup>me</sup> Tulleken, une Hollandaise, qui vint mourir de phthisie à Colombier, écrit à M<sup>me</sup> de Tuyl: „Après dîner, Madame fut rejoindre sa musique, me prit avec elle et me chanta en s'accompagnant les morceaux qui me plaisaient le plus. Vous saurez peut-être qu'elle a mis „Zadig“, l'aimable et philosophe Zadig, de M. de Voltaire, en opéra; l'idée est agréable et singulière, comme celle qui l'a eue. Je puis vous dire que les paroles en sont charmantes, parfaitement bien faites, et que M<sup>me</sup> votre belle-sœur a lieu de s'attendre à des applaudissements.“ (Mai 1791).

En automne 1792, M<sup>me</sup> de Charrière est souffrante. A peine rétablie nous la retrouvons à son clavecin, travaillant à ses éternels opéras „Zadig“ et le „Cyclope“. Elle est tout heureuse d'avoir écrit une marche funèbre et très lugubre, quelques airs naïfs et champêtres dans Polyphème et une marche pompeuse et brillante dans „Zadig“.

Le texte de libretto de cet opéra est conservé en manuscrit à la Bibliothèque de Neuchâtel qui l'avait reçu de M<sup>me</sup> Gaullieur. On me l'a aimablement communiqué. J'ai relu le roman de Voltaire paru en 1748 et me suis demandé pour quelles raisons M<sup>me</sup> de Charrière avait choisi un sujet aussi mal approprié à la scène. C'est une suite d'aventures embrouillées, d'un grand

nombre de personnages, des voyages, des changements de lieux, des évènements qui n'ont pas beaucoup de rapport entre eux, parsemés d'observations spirituelles, amusantes, fines qu'on ne saurait mettre en musique. M<sup>me</sup> de Charrière ne prend que le dernier quart du roman de Voltaire, le moment où Zadig retrouve Astarté esclave. A ce manuscrit est jointe une note extrêmement juste: „Le roman philosophique de Zadig ne paraissait pas propre à fournir le sujet d'un opéra. Il y a beaucoup d'esprit et d'imagination dans la manière dont on a exécuté cette périlleuse entreprise. Rendant justice à la marche adroite de la pièce et aux traits ingénieux dont elle est semée, il faut avouer que tout l'art de l'auteur n'a pu couvrir le vice du sujet. La complication des évènements si aisée à débrouiller dans un conte, se prête avec peine à l'unité dramatique. L'exposition nécessairement longue a exigé plus de récitatif que n'en souhaitent les musiciens modernes. Le mélange du plaisant et de l'héroïque donne à cet ouvrage un piquant et une originalité qui dégénèrent quelquefois en bizarrerie. Il y a des négligences de style et de versification qu'il ne serait pas difficile de corriger. Mais la prolixité du récitatif exige des coupures et il faut tâcher de remédier au vide d'action qui se fait sentir à plusieurs endroits et notamment au troisième acte. En sauvant ces défauts, ce drame lyrique offrirait un spectacle brillant et varié et qui aurait le singulier mérite de ne ressembler à aucun autre.”

Gaullieur dit expressément dans la Bibliothèque universelle (sept.-oct. 1847, page 362) que M<sup>me</sup> de Charrière fit représenter Zadig à l'Académie royale de musique de Paris. Nous n'avons pas trouvé la confirmation de ce fait. Zadig ne figure pas dans le catalogue de la Bibliothèque de l'Opéra par Lajarte.

La correspondance de M<sup>me</sup> de Charrière de 1791 fourmille d'allusions à Zadig. Dupeyrou, l'ami de Jean Jacques Rousseau, en parle continuellement soit pour critiquer, soit pour louer la nouvelle production de M<sup>me</sup> de Charrière. Au mois de Juin, M<sup>lle</sup> Moula en chante quelques airs aux amis de la maison.

M<sup>me</sup> de Charrière est enchantée de son Polyphème; elle écrit le 15 novembre 1791: „Mon Polyphème, avec ses chœurs,

ses ballets et le spectacle qu'il demande, serait sûrement d'un grand effet. J'ose et puis bien le dire: Le peu approuvant Zingarelli, qui n'admiré jamais, qui me critique sans cesse est forcé d'applaudir à ce fruit de nos querelles, de nos veilles, de nos pleurs. Oui de nos pleurs. J'ai pleuré plus d'une fois en me disputant avec lui sur une croche ou un demi-soupir, en soutenant un ut contre un mi. Zingarelli disait les larmes aux yeux: „Ce cyclope me fera devenir fou.” Voici cinq fois que je le reprends. Aussi rien de banal, rien de traînant dans tout le Polyphème.“

L'année suivante elle écrit à Chambrier (septembre 1792): „Il me tarde de vous montrer Polyphème, la musique en est bonne. Chaque note en est raisonnée, disait Zingarelli. Il aurait pu dire, chaque note en a été contestée et pesée à toutes sortes de balances; c'est en pleurant et en grondant que nous avons achevé le morceau.”

„Si l'on pouvait”, écrit cette étrange femme à d'Oleyres, „si l'on pouvait vous faire entendre ce Cyclope, pour lequel nous avons pleuré, pour lequel nous nous sommes presque battus et dont Zingarelli disait: „Quand on en ôte une note, il semble qu'on arrache l'âme de M<sup>me</sup> de Charrière” – si on pouvait vous le faire entendre avec un accompagnement convenable, si un hautbois ou une clarinette vous jouait l'air rival du Ranz des vaches, je suis sûre que vous auriez du plaisir. M. de Tussan (un émigré qui résidait au Lœwenberg près de Morat) le jouait hier, cet air là, dans notre jardin: il est joli, et j'ose dire: il est joli.” (10 juin 1791).

Zingarelli, alors âgé de trente huit ans, avait déjà écrit quelques opéras représentés en Italie, mais il n'était pas encore célèbre, comme il le devint plus tard et lorsqu'il passa quelques mois à Colombier en 1790, il était tout heureux d'être bien accueilli dans une maison amie, bien que M. de Charrière le reçut avec une certaine hauteur.

Le maestro travaillait plusieurs heures par jour avec son élève. „Je vous assure, écrit M<sup>me</sup> de Charrière, que je rends bien justice à Zingarelli et pour tout dire je souhaite de tout mon cœur qu'il revienne; mais pour dire comme vous que, tel

qu'il est, il me plaise, non ce n'est pas vrai. On disait à une femme qui s'étonnait que tel homme eut pu inspirer une passion: „Madame vous a-t-il aimée?” Je dirais aussi à ceux qui me trouveraient trop peu enchantée de Zingarelli: „Vous a-t-il brutalisée?”

Ce qu'il y a de plaisant c'est l'admiration que cette brusquerie et cette malhonnêteté inspirait partout à la ronde: „Zingarelli n'est point flatteur”, disait-on, „c'est M<sup>me</sup> de Charrière qui l'oblige, c'est d'elle qu'il peut attendre des services, eh bien c'est elle qui le contredit tout le jour. J'en ai ri bien des fois et suis venue à croire que s'il m'avait battue, on l'aurait tout à fait canonisé.”

Le maestro blamait la prétention qu'avait son hôtesse d'écrire de la grande musique.

„Zingarelli me trouvait trop hardie de prétendre à faire jamais autre chose que des romances et quand, malgré lui, je me suis élevée un peu plus haut, surpris, tantôt de mon ignorance, tantôt de ce que malgré mon ignorance je faisait par ci par là des choses qu'il était forcé d'avouer belles, et jaloux pour ainsi dire pour son art qu'il trouvait devoir être étudié de longue main, il se mettait de très mauvaise humeur contre moi. J'ai escamoté ses avis . . . jamais je n'ai osé écrire deux notes en sa présence.”

Malgré les moments orageux de leur collaboration, le maestro et M<sup>me</sup> de Charrière restèrent en correspondance aimable, et lorsqu'un de ses opéras remporta un grand succès et que d'Oleyres en eut la nouvelle, elle écrit: „L'opéra de Zingarelli est allé aux nues, je souligne ces mots, comme l'a fait M. de Chambrier, c'est apparemment l'expression à la mode . . . On l'a demandé . . . qu'il aura fait une drôle de mine en venant recevoir les applaudissements du public. Je crois le voir, les épaules touchant les oreilles, ses coudes pointus en arrière, mais un joli sourire, moitié honteux, moitié content, aura un peu raccommodé tout le reste.”

M<sup>me</sup> de Charrière continue à s'intéresser à la musique. En 1793 elle écrit à Benjamin Constant: „Je suis fatiguée et triste,

mais un peu d'émigrés et de musique feront passer tout cela. Que deviendrais-je si j'aimais aussi peu que vous les arts et la nature?" Et ailleurs: „Je fais toujours de la musique pour des paroles ou des paroles pour de la musique". Elle s'est même amusée quelque temps à faire des cantiques qu'elle destinait au fils du pasteur Chaillet.

Parmi les amis et amies qui firent de la musique à Colombier, nous trouvons, une Madame de Madweiss, qui appartenait à une vieille famille de la noblesse wurtembergeoise.

Jean François de Chambrier, écrit à M<sup>me</sup> de Charrière: „Je vous félicite d'entendre quelquefois M<sup>me</sup> de Madweiss; elle joint à beaucoup de goût et d'expression, une exécution rare pour des amateurs. Personne ne peut mieux qu'elle, vous faire apercevoir tout le charme et la forme du récitatif obligé."

On savait que M<sup>me</sup> de Charrière avait composé des sonates, mais on en avait perdu la trace. Après bien des recherches je les ai retrouvées à la Bibliothèque Nationale à Paris. Les photographies qu'en a fait exécuter la Société des Amis de la Bibliothèque Nationale sont actuellement la propriété de la Bibliothèque de Neuchâtel.

En voici le titre: Trois sonates pour le clavecin ou piano-forte composées par \*\*\* Oeuvre I, Oeuvre II, Oeuvre III. Prix trois livres. A Paris se vend au Bureau d'abonnement musical, rue du Hasard Richelieu N° 4 et aux adresses ordinaires.

*Opus I:* La première sonate est en deux mouvements: Un andante qui rappelle l'air bien connu des „Deux Avares" de Grétry: „Mais ne vaut-il pas mieux être reine et maîtresse avec un mari vieux", et un menuet en ré majeur. A signaler que

la marche de la main gauche est bien dissociée de celle de la main droite, que l'auteur s'est efforcé d'observer les règles du contre-point, et qu'elle a obtenu un joli effet de musette.

La seconde sonate comprend un allegro moderato et un menuetto en ut majeur qui a de la grâce.

La troisième sonate comprend un allegro moderato et un andante avec variations dans lesquelles on sent plutôt le procédé que le talent.

*Opus II.* Le second recueil contient également trois sonates. La première est en deux mouvements, un largo où l'on remarque une belle modulation en fa dièze mineur. La manière dont le compositeur passe de la tonique à la relative est intéressante. Le second mouvement est un allegro.

La seconde sonate débute par un allegro en ut majeur. Les modulations de la seconde partie présentent quelque intérêt. On passe de do en mi majeur et de ré en si maj. Pour l'époque cette modulation est assez curieuse. Le second thème de cette sonate, fait pressentir l'art de Weber. Pour la première fois M<sup>me</sup> de Charrière se sert de deux rythmes dissociés : simultanément des triolets à la main droite et deux croches à la main gauche. La sonate est en fa majeur, le thème revient en sol; avec une sorte d'hésitation dans le mouvement l'auteur passe en mi bémol pour retourner en sol mineur. Ce procédé bien à elle sera coutumier des compositeurs russes. Vient un menuetto *gracioso*.

La troisième sonate a deux mouvements, un andante et un allegro.

*Opus III.* Dans le troisième recueil nous trouvons: La première sonate en deux mouvements, un andante et un allegro.

La seconde débute par un andante au thème assez agréable suivi d'un allegro assai en fa majeur.

La troisième sonate se compose d'un largo et d'un allegro.

L'auteur fait un fréquent emploi de l'anacrouze. Malgré une certaine connaissance des règles, l'invention reste faible. On pourrait appliquer aux compositions musicales de M<sup>me</sup> de Charrière le jugement de Dupeyrou au point de vue littéraire : „Je crois que trop de facilité est un mál, que trop de paresse l'est aussi, que vous êtes atteinte de ces deux maux dont l'un complète l'autre, car, sans la paresse vous corrigeriez avec facilité, et sans la facilité, vous auriez moins à corriger.”

Nous avons trouvé également à la Bibliothèque Nationale un recueil de 6 romances intitulé: „Airs et romances avec accompagnement de clavecin. Paroles et musique de M<sup>me</sup> de Charrière. Prix 2 livres 8 sols. A Paris chez M. Bonjour, mar-

chand de musique, rue St. Honoré, (entre la rue de Rouen et celle de l'Arbre Sec) à Ste. Cécile. Colombier scripsit."

Joseph de Maistre appréciait les romances de M<sup>me</sup> de Charrière. „Il s'est fait répéter plusieurs fois, écrit-elle à Chambrier d'Oleyres en 1797, il y a deux ans, une chanson que j'avais faite, air et paroles. M<sup>le</sup> Moula (l'auteur des charmantes silhouettes reproduites dans l'ouvrage de Godet et qui appartenaient à M. Frédéric de Peyregaud de Neuchâtel) la lui a chantée et rechantée, et quand on voulut après cela lui faire chanter un air pathétique, il la pria de n'en rien faire et de lui laisser ingâtée l'impression de quelque chose de gai.”

Ce jugement de l'auteur du „Pape” et des „Soirées de St Pétersbourg”, s'il n'a pas grande valeur au point de vue musical, n'en est pas moins flatteur. On peut lui opposer celui de Chambrier d'Oleyres qui écrit dans son Journal le 24 août 1788: „M<sup>me</sup> de Charrière compose aussi des romances qu'elle met en musique; elle a la passion de la composition; mais elle réussit aussi mal dans la musique que bien dans la poésie”.

En 1804, lorsque d'Yvernois alla passer quelques jours à Colombier, il écrit: „Votre tante a des pigeons et fait des chansons.” Elle s'était donc remise à la musique pour tuer le temps.

Quelques uns de ses amis la raillaient de cette passion pour l'art musical. Samuel de Chambrier dans une lettre à d'Oleyres l'appelait avec un dédain ironique: „La dame aux petits contes, aux petits pamphlets, aux petits musiques et aux grands opéras.” (1<sup>er</sup> mai 1790).

Quant aux six menuets pour alto et basse dédiés à M. le Baron de Tuyll de Ceroskerken, seigneur de Zuylen, par sa sœur M<sup>me</sup> de Charrière. A la Haye et Amsterdam, chez B. Hummel et Fils, je n'ai pas pu arriver à me les procurer. Ils ne sont pas à la Bibliothèque Nationale.

„Et il est vrai, écrit-elle le 16 mars 1802, que je ne suis point gaie du tout, mais ma destinée touchant à sa fin, elle ne m'intéresse plus guère. Jamais je n'ai eu de plan, jamais je n'ai rien ambitionné. Je désirais momentanément une chose, une autre, et à mesure que j'étais frustrée de ce dont j'avais

jouï quelques instants ou de ce que j'avais perdu, je regrettais et m'affligeais. Je n'ai pas cru que l'on faisait sa destinée, je n'ai pas trop présumé de moi. Ma vie, ni mes souvenirs n'offrent point d'ensemble. Mes projets n'en avaient point. Mon étonnement est de vivre encore et je suis surprise de me retrouver quelque vivacité, quelque chose dans l'âme. Mais c'est peu de chose que ce mouvement, car au moment où je désire ou demande la chose la plus simple, je suis persuadée qu'elle ne se fera pas."

La dernière lettre que dicta M<sup>me</sup> de Charrière est adressée à Benjamin Constant. Lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort, il écrivit à M<sup>me</sup> de Nassau: „La mort réveille toujours mille souvenirs que l'agitation de la vie rend confus et moins possibles, et quoique nous ne fussions pas depuis longtemps dans une correspondance suivie, je me suis trouvé porté par cet évènement à l'époque de nos liaisons les plus intimes. J'avais formé le projet d'aller la revoir, mais son état vient d'une faiblesse excessive qui rend toute émotion dangereuse et j'ai craint d'ajouter encore à son mal, de précipiter le moment qu'on m'annonce être presque inévitable.”

M<sup>me</sup> de Charrière mourut le 27 décembre 1804 et fut ensevelie dans le cimetière de Colombier. C'est en vain que Godet a cherché sa tombe.

Il est évident que l'œuvre musicale de M<sup>me</sup> de Charrière n'a pas la valeur de son œuvre littéraire et que l'auteur de „Caliste”, des „Lettres Neuchâtelaises” ou des „Lettres de Lausanne” éclipse l'auteur des opéras et des romances. Il est cependant intéressant de voir qu'on peut s'adonner en même temps aux arts et aux lettres et faire des efforts sincères pour créer une œuvre soit dans un domaine, soit dans un autre.